



HAL
open science

Good Natured. The Origins of Right and Wrong in Humans and other Animals

Marina Trakas

► **To cite this version:**

Marina Trakas. Good Natured. The Origins of Right and Wrong in Humans and other Animals. 1996.
hal-00725364

HAL Id: hal-00725364

<https://hal.science/hal-00725364>

Submitted on 25 Aug 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte rendu de De Waal, Frans (1996). *Good natured: The origins of right and wrong in humans and other animals*. London, Harvard University Press.

Good Natured. The Origins of Right and Wrong in Humans and Other Animals est un livre que Frans de Waal a écrit en 1996. Dans ce livre, de Waal recherche les origines de la moralité humaine dans le comportement des animaux, afin de montrer qu'il existe un continuum entre la « bonne nature » des humains et celle d'autres espèces.

La nature de la moralité

La conception de la moralité que soutient de Waal est en dette avec différentes traditions. En premier lieu, de Waal considère que la moralité n'est pas seulement un phénomène culturel mais aussi biologique, puisqu'elle a été un produit de l'évolution. La moralité donc n'est pas un aspect qui s'oppose à notre nature mais tout le contraire ; elle fait partie intégrante de notre nature, et cela s'est passé à travers le procès darwinien de sélection naturelle. Avec cette conception d'une « bonté » naturelle, de Waal reprend des idées de David Hume et Adam Smith pour se confronter justement à toute la tradition hobbesienne qui considère que l'homme est devenu moral en s'opposant à sa propre nature égoïste et mauvaise. Dans cette tradition, qu'il appelle dans *Primates and Philosophers*¹ la théorie du vernis, de Waal regroupe à Thomas Huxley, le biologiste évolutionniste ami de Darwin, Edward Wilson, le divulgateur de la sociobiologie et Richard Dawkins, l'idéologue du gène égoïste. Tous soutiennent que ce qui nous fait humains, comme la moralité, ne peut pas être expliqué à partir de la théorie de l'évolution mais plutôt comme une rébellion contre notre nature essentiellement bestiale. La moralité serait donc comme une espèce de vernis qui a mystérieusement revêtu le noyau asocial, amoral et égoïste qui constitue notre nature. Le problème avec ce type de conception, signale de Waal, c'est qu'on doit renoncer à expliquer biologiquement les origines de la moralité : ou bien on doit supposer qu'elle est un produit entièrement culturel, ou bien qu'elle est apparue chez l'homme de façon soudaine et énigmatique. Pour de Waal, comme on vient de le voir, il est possible de

¹ De Waal, Frans (2006). *Primates and philosophers: How morality evolved*. Princeton, Princeton University Press.

donner une explication biologique de la bonté de l'homme, puisque sa nature est duale et donc pas uniquement brutale ; il est à la fois bon et mauvais.

Selon de Waal la moralité humaine a été acquise au cours de l'évolution et, en suivant Marc Hauser, s'est constituée chez l'homme en une structure universelle qui nous permet d'organiser les normes spécifiques de notre société qu'on internalise à travers le processus de socialisation. Comment est-on arrivé à développer cette capacité morale ? À partir d'une extension des patrons généraux d'intégration sociale qui se trouvaient chez nos ancêtres et qu'actuellement on peut retrouver chez d'autres espèces. Pour de Waal, ces tendances ou capacités « morales » qui sont présentes chez quelques animaux non-humains sont fondamentalement quatre :

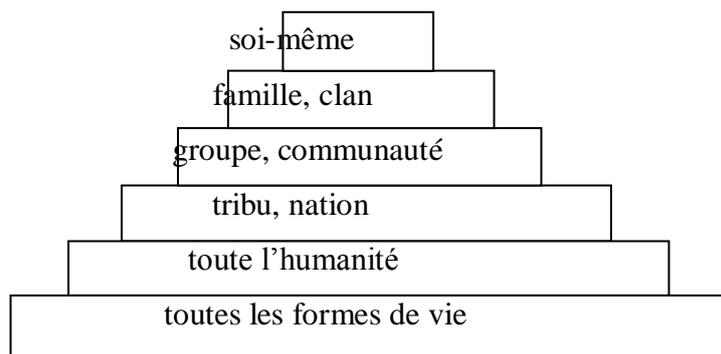
1. sympathie et d'autres traits semblables ;
2. règles sociales prescriptives ;
3. réciprocité ;
4. engagement communautaire (*community concern*).

Pour expliquer les conditions d'émergence de ces caractéristiques originaires de la moralité, de Waal combine des idées de Piotr Kropotkin et Richard Alexander. La première condition de la moralité consiste dans le conflit intergroupe, qui amène les individus à valoriser le groupe et coopérer mutuellement, afin de faire face à un ennemi commun et garantir la survie. C'est Kropotkin qui avait mis l'accent sur la sociabilité et la communion entre les animaux face à l'emphase que la pensée évolutionniste donnait à la concurrence. Mais pour Kropotkin cet ennemi commun qui promouvait l'aide réciproque était l'environnement hostile de la Sibérie dans lequel les animaux essayaient d'exister et se multiplier. C'est plutôt Alexander qui a souligné l'idée que cet ennemi appartenait en général à la même espèce. Toutefois, de Waal remarque que le conflit entre des groupes ne peut pas être la seule explication de l'évolution de la moralité. C'est pourquoi il ajoute une deuxième condition : le conflit intragroupe. Ce sont les tensions entre les intérêts individuels et les intérêts collectifs qui amènent les individus à essayer de résoudre les conflits qui sont produits par ce déséquilibre. Selon de Waal, il existe deux niveaux de résolution de conflits :

- un niveau dyadique, qui consiste en une interaction face à face entre les individus impliqués directement (réconciliation, échange direct d'aide, etc.) ;
- des niveaux plus élevés, comme le souci de bons rapports entre d'autres individus, exprimé dans la réconciliation médiée (*mediated reconciliation*) et l'arbitrage pacifique des disputes.

Dans ce dernier niveau, de Waal inclut ce qu'il appelle « engagement communautaire » (*community concern*), qui fait allusion à l'intérêt que chaque individu porte à la qualité de l'environnement et à l'état des relations entre les membres de la communauté dont sa survie dépend. Selon de Waal, cet « engagement communautaire » présente chez quelques espèces serait une extension de la forme d'altruisme qui est plus proche de l'égoïsme : le souci de la famille immédiate. Dans le cas de l'homme, cette préoccupation pour le bien-être de la communauté a continué à s'étendre à des relations plus distantes (tribu, nation) jusqu'à atteindre toute l'humanité, et de cette façon, permettre l'apparition des valeurs morales universelles. La réussite principale de l'homme consiste précisément dans ce point : transformer l'engagement communautaire égocentrique en des valeurs collectives et universelles désirables pour tout homme.

On peut maintenant apprécier mieux cette idée développée par de Waal de l'existence d'une continuité entre la « bonne nature » des animaux et les aspects plus élevés de la moralité humaine. Notre auteur représente ce continuum dans une pyramide qui a l'aspect suivant :



Les conflits intergroupaux et intragroupaux, une sociabilité naturelle et un certain engagement communautaire ont donc produit au cours de l'évolution certaines capacités requises pour le développement de la moralité humaine, capacités qu'on trouve actuellement chez d'autres espèces. Cependant, le même de Waal remarque que pour le moment on a du mal à comprendre comment tous ces éléments se sont articulés chez l'homme pour former une structure morale. De toute façon, ceci n'est pas le but de son livre : il ne prétend pas analyser comment la moralité a évolué mais dans quelle mesure on peut reconnaître quelques-uns de ses aspects dans d'autres espèces différentes de l'espèce humaine.

La sympathie

Dans son livre, de Waal dédie un chapitre à chaque aspect de la moralité antérieurement énoncé. Son but consiste à analyser à partir de ses observations propres et celles d'autres chercheurs jusqu'à quel point on peut trouver ces capacités ou tendances morales chez les animaux non-humains.

Le premier sujet abordé est la sympathie et d'autres traits qui lui sont en rapport. La sympathie est un sentiment moral qui a été fort étudié par David Hume et Adam Smith. Pour Hume, par exemple, la moralité n'est pas un produit dérivé de la raison mais des sentiments moraux, c'est-à-dire, des sentiments d'approbation et désapprobation qui sont causés par la sympathie, un mécanisme psychologique qui permet à une personne de recevoir par communication les sentiments d'une autre.

De Waal s'inscrit dans cette tradition humienne des sentiments moraux mais sans le faire tout à fait explicitement. Pour lui, la sympathie consiste en un sentiment de compassion ou de préoccupation pour le bien-être de l'autre, à la différence de l'empathie qui, en reprenant la définition d'Alvin Goldman, est caractérisée comme la capacité de se mettre dans les chaussures mentales de l'autre afin de comprendre ses sentiments et émotions. Étant donné que le terme « sympathie » est en général considéré comme un concept qui s'applique exclusivement au domaine humain, au début de son analyse de Waal décide d'employer un autre terme pour les autres espèces : comportement d'assistance (*succorant behavior*), qui est défini comme aider et s'occuper des individus en détresse ou en danger qui ne font pas partie de la progéniture, et qui est pris comme l'équivalent fonctionnel de la sympathie humaine, puisqu'il peut se trouver seulement chez des espèces qui développent des liens d'affection et de la camaraderie. En suivant cette idée d'un continuum entre les comportements plus proches de l'égoïsme et ceux plus altruistes, de Waal considère que ce comportement est une extension des soins attentifs parentaux et qu'on peut le retrouver chez les dauphins, baleines et singes.

Deux comportements confirment le comportement compatissant chez quelques espèces : le traitement spécial de l'handicapé et les réactions face aux blessures ou à la mort d'un autre. Pour le premier, de Waal donne deux types d'exemples : le cas d'un enfant rhésus et un autre macaque qui étaient handicapés mentalement et le cas d'un enfant rhésus aveugle. Comme il le décrit, les enfants handicapés reçoivent une attention tout à fait spéciale de la part non seulement d'autres membres de leur famille

mais aussi de ses congénères. En général, les congénères ignorent les mauvaises conduites de ces enfants handicapés, conduites qui ne seraient jamais acceptées provenant des enfants normaux. En rapport avec les enfants aveugles, de Waal nous dit qu'en général ils ne sont jamais laissés seuls et qu'un groupe spécifique de membres leur communauté les suit toujours pour les aider et les protéger. Cette attitude spéciale envers le handicapé peut être expliquée en termes d'empathie, mais aussi à partir d'un ajustement appris (*learned adjustment*), c'est-à-dire, d'une accommodation produite par l'apprentissage, par le fait de se familiariser avec les limitations des compagnons handicapés. Cependant, comme de Waal le signale, bien que le comportement d'assistance chez des animaux qui ont vécu ensemble pendant longtemps puisse être compris comme le résultat d'un ajustement appris, on ne peut pas invoquer ce même principe pour expliquer le traitement spécial immédiat que reçoivent les individus blessés ou la souffrance qui suit la mort d'un membre de la famille ou d'un compagnon (agonie qu'on ne retrouve pas seulement chez les singes mais spécialement chez les éléphants). Néanmoins, en vue d'éclairer ces deux dernières conduites on peut se passer aussi de l'empathie et faire appel à la contagion émotionnelle. Il semble que quelques animaux apprennent à reconnaître des signes de souffrance et détresse chez d'autres compagnons, spécialement si ceux-ci sont des amis ou des membres de leur famille. Ils sont contagés par les émotions d'autrui non parce qu'ils comprennent ses états mentaux mais parce qu'ils le perçoivent comme une extension d'eux-mêmes. L'empathie, par contre, implique se mettre à la place de l'autre sans perdre la distinction entre le soi et l'autre. L'empathie donc, à la différence de la contagion émotionnelle, semble liée à l'autoconscience et à la possibilité de développer une théorie de l'esprit, c'est-à-dire, à la possibilité d'attribuer des états mentaux à d'autres individus et de les différencier de ses propres états mentaux. Cependant, de Waal nous propose de concevoir l'empathie non pas comme un phénomène de tout ou rien mais comme un continuum qui admet des formes intermédiaires entre la simple agitation face à la détresse d'autrui et la pleine compréhension de ses états mentaux. On pourrait donc supposer que quelques espèces, comme les grands singes, montrent une certaine empathie, et pas seulement une contagion émotionnelle ou un ajustement appris. De plus, nombre d'observations et expériences faites confirment que les chimpanzés et les orang-outans ont un certain concept de soi et aussi quelque capacité métacognitive. Par exemple, les individus de ces espèces peuvent se reconnaître dans un miroir, et peuvent aussi comprendre leur position sociale et la position de chaque membre du groupe, ce qui serait assez difficile

si chaque individu n'arrivait pas à établir une distinction entre soi-même et l'environnement et entre soi-même et ses compagnons. De la même façon, les singes peuvent prendre en compte la perspective d'autrui, et être capables d'avoir des attentes correctes sur le comportement d'un autre individu qui a, par exemple, une connaissance déterminée que les autres n'ont pas (savoir où a été cachée la nourriture)². Il semble donc qu'ils ont, sinon une théorie de l'esprit, au moins une capacité métacognitive similaire.

De Waal conclut donc que, même si chaque capacité liée avec la sympathie qu'on retrouve chez quelques animaux peut ne pas nous convaincre, l'apparition simultanée de tous ces traits -attachement, comportement d'assistance, contagion émotionnelle, ajustement appris, traitement spécial du handicapé et du blessé, deuil face à la mort d'un compagnon- nous amène à penser que quelques espèces, surtout les grands singes, ont de la sympathie et une certaine empathie cognitive. De toute façon, de Waal remarque que la question qui a guidé son analyse n'était pas tellement de savoir si d'autres créatures différentes des hommes peuvent ressentir de la sympathie basée dans une empathie cognitive mais quels éléments de la sympathie humaine peuvent être retrouvés chez d'autres animaux.

Les animaux ont-ils une moralité ?

Après avoir analysé la sympathie et les caractéristiques qui sont en rapport avec elle, de Waal passe à l'étude des autres capacités ou tendances morales qu'on peut reconnaître chez d'autres animaux non-humains. Le troisième chapitre est consacré à l'ordre moral : ici, notre auteur étudie tous les traits de l'ordre moral qui est sous-jacent aux communautés d'animaux : règles prescriptives, processus d'internalisation de ces règles, organisation hiérarchique, sens de l'ordre, obéissance, anticipation de la punition et culpabilité. Le quatrième chapitre a comme axe central la réciprocité : les transactions, le don, les alliances et les vengeances, l'indignation et les sanctions que soulèvent ceux qui violent les règles réciproques. De Waal inclut aussi l'analyse de l'altruisme réciproque, notion qui a été conçue par Robert Trivers et qui fait allusion aux bénéfices qu'un individu apporte à un autre sans attendre une compensation

² Cf. "Do apes have a theory of mind?" in De Waal, Frans (2006).

immédiate. De Waal dédie le cinquième chapitre à l'engagement communautaire ; il y étudie la négociation des intérêts en conflit, l'évitement des conflits, les mécanismes de réconciliation (réconciliation médiée et arbitrage pacifique), le maintien de bons rapports, etc.

Avec cette recherche des tendances morales chez d'autres espèces, de Waal veut prouver que les animaux montrent une gamme d'émotions et de relations sociales très variée, très riche et très complexe, qui va bien au-delà de la nature brutale, agressive et égoïste qu'en général on leur attribue. Puisqu'il existe une continuité entre nous et eux, eux, comme nous, ont aussi une nature duale : ils sont également à la fois « bons » et « mauvais ». Cependant, nous, en tant qu'humains, nous continuons à vouloir monopoliser la possession de traits considérés comme « bons » pour imputer à la nature animal tout ce qui en nous est « mauvais ». C'est pourquoi nous ne voyons pas d'inconvénient à attribuer aux animaux des termes liés à l'agression, à la violence et à la concurrence, tandis que nous avons vraiment du mal à accepter de parler de l'altruisme, de l'amitié, de la réconciliation ou de la moralité chez les animaux. Comme explique de Waal, cette distinction sémantique ne fait qu'obscurcir les similitudes fondamentales qui existent entre les animaux et les humains. Bien que le principe de parcimonie nous demande de ne pas invoquer des capacités supérieures si le phénomène peut être expliqué à partir des capacités inférieures, il nous demande aussi d'assumer le même processus cognitif sous-jacent si des espèces relativement proches agissent de la même manière. C'est pourquoi de Waal considère incorrect d'expliquer le comportement de grands singes de façon instinctive en même temps qu'on explique moralement notre comportement. D'un côté, il va contre le principe de parcimonie d'évoquer des processus différents pour rendre compte des comportements semblables chez deux espèces proches. Mais d'un autre, ce type d'explication ignore toute l'évidence récente à faveur de la complexité mentale des grands singes.

Pour de Waal, il est indéniable que beaucoup de sentiments et capacités cognitives sous-jacents à la moralité humaine ont précédé l'apparition de notre espèce sur ce planète. Doit-on par conséquent affirmer que les animaux ont une moralité ? La réponse de de Waal est la suivante : si l'on prend ce concept dans tout son sens, on doit conclure que les animaux n'ont pas de moralité ; si, au contraire, on décompose la moralité humaine en ses éléments, on doit affirmer que beaucoup de ses composants peuvent être reconnus chez d'autres espèces, notamment chez les grandes singes. De Waal favorise notamment l'emploi des mêmes termes pour les humains et les animaux non-humains,

sûrement dans un sens paronymique, à l'Aristote, ou dans le sens wittgensteinien d'un air de famille. Le but ne consiste pas à affirmer l'existence d'une identité entre le comportement des hommes et celui des animaux, mais à faire ressortir les similitudes et les points de contacts entre ces deux espèces, lesquels sont en général négligés et niés au profit des différences.

Marina Trakas